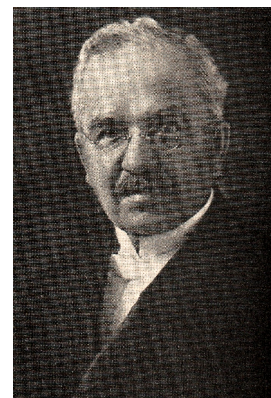


## THERRIEN, ALPHONE DE LIGUORI (1848 – 1920)

THERRIEN, Alphonse de Liguori, pasteur baptiste, collecteur pour la Mission de Grande-Ligne et directeur de la Compagnie de publication de *L'Aurore*, né le 12 août 1848 à Notre-Dame-de-Stanbridge (Québec) et décédé à Montréal, le 20 août 1920. Il avait épousé Mary Saint-Gemme le 26 mars 1887, puis en secondes noces, Sarah Lovina Fisk, le 5 juin 1872. Il a été enterré au cimetière de Grande-Ligne.



Alphonse de Liguori Therrien était le fils de Guillaume Therrien et d'Émérante Carreau, catholiques de Notre-Dame-des-Anges (canton de Stanbridge dans la région de Brôme-Missisquoi au Québec). Ils étaient agriculteurs et ont tenu pour un temps une auberge. Douzième enfant de sa famille, Alphonse de Liguori est né le 12 août 1848 et a reçu à son baptême le nom du saint du jour. Il perdit jeune plusieurs de ses frères et sœurs. Un an avant sa mort, il a dicté son autobiographie à son fils Apollinaire et nous la suivrons pour l'essentiel<sup>1</sup>.

Ses parents se sont convertis au protestantisme en 1855 à la suite de la lecture d'une bible laissée par le colporteur Patenaude. À neuf ans, Alphonse a failli se noyer et l'année suivante son frère aîné a péri dans la rivière à Saint-Jean (sur Richelieu). Toujours catholique, il écoutait avec attention les missionnaires baptistes Éloi Roy (1816-1865), Zéphirin Patenaude (1822-1878) et James Nelson Williams (1829-1915) quand ils venaient voir ses parents. Sa première visite à Grande-Ligne avec sa mère et sa sœur cadette Minnie (Marie Virginie Arminie, née en 1851) remontait au 8 mars 1858 où il avait pu rencontrer une première fois Henriette Feller. C'est cette année-là que son père a décidé de n'être plus que cultivateur et d'abandonner sa licence d'aubergiste parce qu'elle lui permettait de vendre de l'alcool, ce qu'il réprouvait maintenant.

À l'âge de douze ans, en novembre 1861, Alphonse de Liguori se rendit à l'école baptiste de Grande-Ligne avec son frère Edmont (né en 1843). Au printemps suivant, il se convertit grâce à Henriette Feller revenue de son séjour en Suisse. Il fut baptisé en juin de cette même année avec plusieurs autres. Il étudia encore jusqu'à l'automne 1863. Pourtant le cœur n'y était plus et il quitta dès la fin novembre pour South Adams (au Massachussetts, 75 km à l'est d'Albany), avec sa tante Minnie et son cousin Ludger Vincent. L'aventure durant neuf mois et c'est une nouvelle rencontre avec Madame Feller de passage aux États-Unis qui le convainquit de reprendre ses études. En septembre 1864, il revint à Grande-Ligne et y passa l'année, mais il perdit son frère Edmont (1865) et sa sœur Rosalie (1866) par la tuberculose alors que lui-même en était atteint. Il s'en sortit, mais à la fin de cette dernière année scolaire, il ne savait pas trop quelle direction prendre.

<sup>1</sup> Transcription in extenso dans David-Thierry Ruddel, *Le protestantisme français au Québec, 1840-1919 : « Images » et témoignages*, Musée national de l'homme, Ottawa, 1983, p. 43-61. Les passages cités viennent de cette source. Voir les autres références à la fin de l'article et la généalogie de la famille ailleurs dans notre site.

Dès l'âge de seize ans, il fit sur place ses premiers essais comme prédicateur à titre de suppléant de M. ROUSSY. Henriette ODIN-FELLER lui conseilla d'aller au Vermont aider le pasteur Jean Létourneau qui s'occupait de Richford, Montgomery et Enosburg; en effet, un réveil y avait touché une cinquantaine de personnes. D'accord avec ses parents, Alphonse de Liguori Therrien choisit cette voie pastorale, prêchant le dimanche à un point de mission et faisant du colportage la semaine avec Edouard Villeneuve dans le nord de l'État. Il y travailla neuf mois.

En 1866, il revint au Canada et les baptistes l'engagèrent pour desservir Saint-Constant et les cinq stations des environs (Saint-Philippe, Saint-Michel, Saint-Rémi, Saint-Isidore et Sainte-Philomène) ce qui lui occasionnait de nombreux déplacements. Il y rencontra Mary Saint-Gemme (St-James) qu'il épousa le 26 mars 1867. Il se fixa à Saint-Michel-de-Napierville (à une quinzaine de kilomètres au sud) à un endroit dit La Pigeonnière et s'engagea pour trois ans et demi dans « la vie d'un pauvre et simple missionnaire », vivant dans une maison-grange froide et peu confortable. La Guerre de Sécession (1860-1865) avait tari les sources de revenus de Grande-Ligne qui ne pouvait même pas lui fournir une somme minimale pour vivre. Il traversa des heures dramatiques au point de lui faire douter de sa vocation, mais heureusement des dons inespérés permirent à la Mission de survivre. Peu après naissait son premier enfant (Léonard-Apollinaire, 1868) et l'année suivante, le second (Ellen Evangeline, 1869).

En septembre 1869, Alphonse de Liguori Therrien remplaça le pasteur Léon Normandeau à Saint-Pie, sur les bords de la Rivière Noire. Il devait également s'occuper de l'église organisée de Roxton Pond à quarante kilomètres de là. Ces deux communautés avaient besoin d'un pasteur ordonné, c'est pourquoi on le consacra au ministère dans la chapelle de Saint-Pie le 2 août 1870 en présence des pasteurs LAFLEUR, NORMANDEAU, ROUSSY, ROSSIER, COUSSIRAT et DUVAL. Son troisième enfant, Ida Mary Clara, naquit à Saint-Pie (août 1870). Il eut la douleur de perdre sa chère épouse de la fièvre typhoïde le 8 mars 1871 et c'est Marie Bédard, suggérée par Madame Feller, qui vint prendre pour un temps soin de la maison et des enfants encore très jeunes.

Après six mois de peine et de dépression, A. de L. Therrien se consacra à l'œuvre et baptisa au moins une vingtaine de personnes durant son séjour à Saint-Pie et Roxton Pond. Un petit mouvement religieux se produisit alors à Saint-Joachim (Maple Ridge), à une trentaine de kilomètres de là, et quatre familles vinrent à l'Évangile. Par ailleurs, A. de L., Therrien a raconté comment il avait participé dans ce village à un débat contradictoire avec un notaire catholique fort mal préparé. La dispute avait duré cinq heures devant 150 personnes et s'était terminée dans la confusion, le représentant catholique ne sachant trop que répondre et quittant sans conclure. Par ailleurs, le problème de l'émigration touchait fortement la communauté de Roxton Pond : en six mois, elle était passée de 150 à 60 membres, ces départs s'inscrivant dans un mouvement général important puisque 150 protestants du village auraient émigré en dix ans. La tâche pastorale de A. de L. Therrien supposait encore de nombreux déplacements et il déplorait n'avoir pas de temps pour l'étude afin de rattraper son « manque de culture intellectuelle, de connaissances générales », le contraire de ce qu'on attend généralement d'un pasteur.

Les circonstances ont amené Sarah Lovina Fisk (d'Abbotsford) à accepter le poste d'institutrice à Saint-Michel (à 15 kilomètres au sud de Saint-Constant). Elle tenait la classe dans la propre maison du pasteur. Il en vint à l'épouser le 5 juin 1872. Elle était anglicane à l'origine,

mais sa conviction nouvelle la poussa à recevoir le baptême le 5 septembre des mains de Monsieur Roussy dans le vieux bassin de Grande-Ligne, là même où Alphonse avait été lui-même immergé. Malheureusement, l'année suivante, le couple perdit son premier enfant, la petite Esther Lovina.

Au mois de mars 1873, A. de L. Therrien partit cueillir des fonds en Nouvelle-Angleterre pour les besoins de la Mission de Grande-Ligne. De son propre aveu, il n'obtint qu'un piètre résultat, mais il établit à cette occasion des contacts et il en tira une expérience qui lui servira dans sa carrière. Il se rendra les années suivantes, dans l'Outaouais, en Ontario, puis, dans les années 1880, à New York et Philadelphie. C'est à une de ces occasions qu'il réussit à rencontrer John D. Rockefeller dont il obtint 5000\$ [approximativement 100 000\$ aujourd'hui] la première fois, et 10 000\$ la seconde.

En septembre 1873, recommandé par Narcisse Cyr, surintendant des missions baptistes de la Nouvelle-Angleterre, et à la demande expresse du pasteur anglophone de la communauté locale, le Révérend Monson A. Wilcox, le pasteur Therrien accepta le poste qui venait de se créer à Burlington, même s'il quittait à regret une tâche qui lui convenait parfaitement. Il trouvait cependant dans cette nouvelle ville la possibilité de perfectionner son anglais, de s'instruire et de se cultiver. L'occasion était aussi favorable parce qu'elle lui permettait de liquider une dette qui l'écrasait et que le pasteur Wilcox s'engageait à payer d'emblée. La famille s'installa donc à Burlington en novembre et elle y resta six ans. L'œuvre comprenait peu de membres au départ mais elle crût progressivement et gagna en importance, le pasteur étant particulièrement satisfait de son travail et plusieurs conversions étant venues l'encourager.

A. de L. Therrien assistait lui-même aux célébrations du pasteur Wilcox en écoutant tous les dimanches ses « sermons instructifs et profonds » et en participant tous les jeudis soirs avec sa famille aux réunions de prières vivantes de cette église. Les assemblées de sa propre communauté francophone se tenaient le dimanche après-midi. Le pasteur Therrien s'était engagé dans le mouvement de Tempérance et avait eu l'occasion de donner de nombreuses conférences à d'immenses rassemblements. Par intérêt, il choisit enfin de compléter son éducation en suivant des cours au collège de médecine. Sa curiosité intellectuelle, ses dons personnels et ses vastes lectures compenseront pour son peu d'années passées en classe. Avec le pasteur Wilcox, devenu son ami intime, il put visiter à Philadelphie l'exposition du centenaire américain en 1876. Cette même année, il représenta la Mission de Grande-Ligne aux cinquante ans de l'American Home Mission Society, elle qui avait particulièrement soutenue cette mission de 1849 à 1860.

En 1875, il remarqua dans sa communauté un jeune homme qui sortait de l'ordinaire, Jean-Charlemagne BRACQ, promis à une belle carrière dans l'enseignement et la politique. Il était natif de France et demeurait avec la famille de son père à Winooski (à 40 kilomètres de Burlington). Ce nouveau converti accompagnera son pasteur à l'occasion, puis se formera à l'Université McGill et au Newton Centre Theological Institution. Il sera par la suite professeur de français au collège Vassar et écrira plus tard une histoire du Canada français en 1924, traduite sous le titre de *L'évolution du Canada français* (1927) qui pour une fois ne négligera pas pour l'apport des protestants.

Du 24 au 27 mai 1878, A. de L. Therrien fit venir l'ex-prêtre célèbre Charles Chiniquy à la demande des gens de la ville. Le conférencier parla aussi bien en anglais qu'en français pour

contester vertement l'approche romaine de l'eucharistie, allant jusqu'à une forme de profanation qui fit beaucoup réagir les catholiques, mais ne produisit pas le mouvement de conversion souhaité.

Sensible aux possibilités de réveils, A. de L. Therrien accepta à l'hiver 1878 de tenir des séances spéciales à l'Institut Feller, le pasteur Roussy ne se sentant pas la force de mener à bien seul une telle activité. Le mouvement se développa dans l'enthousiasme, des gens vinrent de Napierville, Sherrington et Saint-Constant. Au total, « une quarantaine d'âmes furent converties au Seigneur et la vie religieuse des vieux chrétiens fut ravivée. Ce cher vieux pasteur M. Roussy était tout rayonnant de reconnaissance et de joie. » (p. 52).

Malgré tout l'intérêt de la communauté de Burlington et les pressions qu'elle fit pour ne pas le perdre, le pasteur A. de L. Therrien céda aux demandes instantes de la Mission de Grande-Ligne, et à la suite de l'expérience de réveil heureuse de l'année précédente, accepta de revenir au Québec en septembre 1879 pour y prêcher une nouvelle fois.

Dès cette année-là, il assura dans la métropole l'intérim du pasteur Théodore Lafleur qui prenait un congé d'un an pour raison de santé; ce pasteur devait aussi passer par la Grande-Bretagne comme représentant de la Mission de Grande-Ligne puis se rendre en Suisse où il s'était formé. Ce même pasteur avait acquis un certain prestige auprès de la communauté montréalaise et réunissait même au culte des personnes de diverses dénominations qui venaient entendre sa puissante parole, l'Église n'étant pas encore ouvertement baptiste. A. de L. Therrien, peu sûr de lui, hésita avant d'accepter ce remplacement. Et pourtant, il le remplit à merveille captivant tout autant l'auditoire.

Au moment de son arrivée, cette Église utilisait les locaux d'une autre communauté pour ses célébrations du dimanche après-midi, car là comme précédemment, elle n'avait jamais eu de salle en propre au cours des vingt ans de son existence. Le pasteur intérimaire s'attaqua à la tâche et réussit à recueillir plus de 5000\$ de l'époque, assez pour envisager la construction d'un temple. À son retour, en mai 1880, le pasteur Lafleur put reprendre le flambeau et poursuivre la levée de fonds qui mènera à la construction de l'église de l'Oratoire, sise rue Mance. On acheta le terrain en 1881 et l'inauguration eut lieu le 22 février 1884, l'édifice étant entièrement payé.

À la suite du décès le 3 novembre 1880 du vénérable pasteur Louis ROUSSY fondateur de l'église baptiste de Grande-Ligne, on fit appel à ses services au printemps suivant pour prendre en charge la communauté. « L'église était alors dans un état de désorganisation lamentable; la dernière réunion d'affaires avait eu lieu vingt ans auparavant. M. Roussy prêchait, administrait les sacrements et dirigeait l'église lui-même. Ce n'était pas conforme aux principes démocratiques de l'église baptiste. Les assemblées se tenaient dans la salle d'école de l'Institut devenue insuffisante pour ce but. » (p. 55).

Il fallait donc réorganiser l'Église et construire ici encore un temple. A. de L. Therrien devint collecteur et obtint une somme suffisante pour édifier une église à Saint-Blaise, inaugurée le 18 octobre 1883, encore une fois entièrement payée au moment de sa construction. Par ailleurs, un réveil se dessina parmi les membres de l'Institut Feller et il en résultat le baptême d'une vingtaine de personnes. En 1885, ce sera une trentaine de convertis qui les imiteront, dont

des membres des familles Therrien, Roux, Péron, et plusieurs autres encore dans les années suivantes.

À la mi-mai 1886, le Bureau de Grande-Ligne l'appela à l'Oratoire, poste qu'il avait occupé un peu plus tôt par intérim. Le pasteur Lafleur venait d'y donner sa démission pour devenir secrétaire de la Mission. A. de L. Therrien refusa d'abord l'appel qu'on lui faisait, très conscient de ses limites, mais aussi du petit nombre de membres de cette communauté. Devant l'insistance des responsables, il finit par y consentir et se mettre à la tâche en juin.

Il dut reconstruire cette Église montréalaise à partir de presque rien. Le changement de l'heure du culte et son caractère dénominationnel plus affirmé ou moins cosmopolite étaient, à son avis, les raisons qui expliquaient qu'il reprenait l'œuvre avec seulement treize membres et trente ou trente-cinq auditeurs. Il se mit courageusement à la tâche, les présences et les recettes augmentèrent. À peine arrivé, il s'absenta pour neuf semaines à l'automne afin d'effectuer une levée de fonds réussie dans les Provinces maritimes. Pour s'y rendre, il était passé par Boston et avait laissé son fils Léonard à l'Académie du Vermont (à Saxton's River). Plus tard, son autre fils, Théodore, devait aussi y étudier quelques années. À son retour de cette tournée, le pasteur organisa formellement l'Église le 26 décembre. Alors qu'il avait d'abord envisagé de n'être pasteur à l'Oratoire que quelque temps, dans les faits, il y demeurera 34 ans!

En juin 1887, il participa à un débat de controverses avec des catholiques.. Il s'entoura d'une équipe d'évangélistes surtout féminines qui prolongeront son travail dans la ville. La première engagée (rémunérée) en 1887, Elisabeth Scott, devint son bras droit. Il s'agissait d'une Montréalaise convertie qui se dévoua totalement à l'œuvre jusqu'à sa mort en 1922. D'autres l'ont imitée pour de plus courtes périodes, Mesdemoiselles Northwood et Piché, dans les premières années ainsi que Mesdames Jeanrichard et Daigneau (la propre sœur du pasteur) de même que M. Ouellette; dans les débuts du 20<sup>e</sup> siècle, ce seront Mademoiselle C. Paillaux, Madame A.E. White et Monsieur D. Lapointe en plus des étudiants-colporteurs qui viendront leur prêter main forte pour quelques semaines en cours d'année et parfois pour plusieurs années consécutives.

A. de L. Therrien anima quatre cultes par semaine et une réunion de prière le mardi soir; son épouse était monitrice à l'école du dimanche et touchait l'orgue lors des diverses cérémonies. À partir de l'été 1888, il organisa une série de conférences publiques qui connurent un certain succès et attirèrent une centaine de personnes malgré l'interdit des prêtres catholiques et de fréquentes perturbations. La formule semblait être la bonne et, en 1894, il loua une salle rue Saint-Catherine Est; il y présenta des débats à partir du 3 octobre 1895. En dix mois, il y rejoignit 3241 personnes! Pour une dizaine de mois, il engagea un responsable permanent en la personne de son fils Léonard qui y mena de nombreuses activités, avec un résultat pourtant mitigé. L'œuvre dut finalement être abandonnée en 1900.

Des treize membres pionniers de la première heure, l'église passa à 32 l'année suivante avec une soixantaine de participants aux cultes. En 1896, l'Église comptait 64 personnes. Elle progressera jusqu'à atteindre 120 en 1910. Après une baisse due à la surcharge de responsabilités du pasteur et de sérieux ennuis de santé, la communauté crût à 135 membres en 1919. Elle était plutôt constituée de gens pauvres et A. de L. Therrien regrettait que son Église ne puisse mieux les aider, particulièrement dans le cas des convertis boycottés par l'Église catholique. Il les



connaissait bien car il se faisait un devoir de les visiter souvent. Par ailleurs, sa communauté avait aussi été affectée par la disparition de membres actifs emportés dans le mouvement d'émigration caractéristique de cette époque.

Dans une étude des idées et des positions théologiques du pasteur Therrien, W. Nelson Thomson cite plusieurs de ses lettres et des extraits de son journal personnel. Son manque de confiance en lui était autre chose qu'un manque de formation scolaire. « Il y a maintenant vingt-deux ans que j'ai été ordonné au ministère de l'Évangile. Combien de fois ai-je pensé que cela avait été une erreur. Mes importantes lacunes et mes imperfections nombreuses, mon manque de foi et de zèle ont obscurci mon cheminement, et pourtant Dieu a béni mon œuvre d'une certaine manière. »<sup>2</sup> A la fin de ses jours, il écrivait dans son journal : « Quand je jette un regard sur cette vie qui est la mienne, ce qui me confond c'est la bonté et la patience de Dieu à mon égard. Je me demande comment il a pu se servir de moi comme il l'a fait. »<sup>3</sup>

Parfaitement conscient de ses limites au départ, il avait mis ses énergies et son intelligence à assimiler et approfondir par de multiples lectures et sa méditation personnelle diverses facettes de la théologie et du soutien pastoral aux fidèles au point où, à sa mort, le directeur de l'Institut Feller, Arthur Massé, pouvait dire de lui qu'il était devenu « une véritable encyclopédie de théologie pastorale dont on pouvait suivre les directions [conseils] sans craintes [...] ». Son successeur à l'Oratoire, le pasteur C.-A. Fournier ajoutait qu'il avait « connu peu d'hommes plus érudits et plus au courant de la science moderne ». « Ses directives pastorales intimes portaient le sceau de l'expérience, de la charité, de la sollicitude et d'un grand amour des âmes. »

« J'ai toujours essayé de rendre mes prédications aussi instructives que possible tout en [n']oubliant point le côté de l'édification. J'ai fait une série de discours sur la vie de Jésus qui dura trois années et demie. Une autre série sur la vie de St. Paul, une sur le décalogue, une sur la prière du Seigneur, une sur les paraboles, une sur les miracles de Jésus, une sur l'épître aux Hébreux, une sur la première épître de St. Pierre, une sur Daniel, et une sur le livre de la Révélation [Apocalypse]. J'ai aussi très souvent donné des cours et des conférences sur des sujets de controverse dans le but d'éclairer les catholiques qui voudraient bien y assister, et de fortifier la foi chez nos convertis. » (p. 61). Et ses auditeurs en admiraient la clarté, la conviction et l'esprit de foi qui en formaient la base.

Durant son long pastorat à Montréal, on fit appel à ses services ailleurs de façon ponctuelle. Ainsi, lors du « schisme » de la paroisse catholique de Maskinongé en 1891 pour une question d'emplacement d'église, la Mission de Grande-Ligne y envoya d'abord le pasteur Adam Burwash. Comme il n'était très à l'aise en français, elle demanda à A. de L. Therrien de l'aider. Ce dernier y alla pour Noël puis trois semaines par la suite, tenant des réunions tous les soirs, excepté le samedi, et deux fois le dimanche; son épouse l'accompagnait à l'orgue lors des célébrations. Finalement un certain nombre de familles optèrent pour l'Évangile, une douzaine de membres furent baptisés le 25 août 1892 puis s'organisèrent en Église.

<sup>2</sup> Journal du 2 août 1892, cité par N. Thomson, *op. cit.*, p. 83.

<sup>3</sup> Journal de juillet 1919, cité au même endroit, p. 94. On se reportera à cet article pour une vue d'ensemble de ses positions théologiques très fortement ancrées dans un protestantisme ouvert et solidement baptiste.

Il multipliait les tentatives pour rejoindre la population catholique montréalaise. Ainsi il avait ouvert une salle d'évangélisation dans l'est de la ville (rue Sainte-Catherine près de Delorimier, puis au coin de Sainte-Catherine et Panet). Il y célébrait des services quatre fois par semaine. Même s'il y eut des conversions à ces endroits, l'œuvre périclita et dut être fermée. C'est celle qui s'ouvrit un peu plus tard rue Ontario (et Chambly/Nicolet) qui connut le plus de succès; elle fut organisée le 22 février 1910 sous le nom d'Église Saint-Paul et confiée pasteur Arthur St-James, communauté qui aura son histoire propre. À cette même époque, A. de L. Therrien est allé prêcher plusieurs fois à Roussillon (près de Brownburg) où un mouvement se produisait et il rejoignit une cinquantaine de personnes. Il en baptisa cinq à Lachute le 26 mai 1910.

Finalement, l'Église baptiste de Westmount ayant ouvert une mission pour les anglophones dans une salle attenante à la banque Molson (rue Notre-Dame et Saint-Rémi), le pasteur Therrien jugea qu'on devait faire la même chose pour les francophones de Saint-Henri tout proches. L'œuvre se mit en marche, amena des conversions et s'y rattachèrent des familles clés pour la suite de la mission comme les Girard. La communauté anglophone s'est ensuite construit un édifice assez considérable et bien aménagé de sorte que la mission canadienne-française a pu profiter de ses locaux.

En 1911, ses relations cordiales avec les Anglophones et l'autorité qu'il avait alors acquise lui ont valu d'être nommé Président de la Convention des Églises baptistes de l'Ontario et du Québec. C'était la première fois qu'un Canadien français accédait à ce poste. Il reçut l'année suivante un doctorat *honoris causa* de l'Université McMaster (baptiste), une façon de marquer aussi bien sa longue carrière au service de l'Église, l'érudition qui était devenue la sienne propre et l'ascendance qu'il avait acquise au sein de la communauté baptiste. Par ailleurs, il faisait partie du comité de la Société de publication du journal *L'Aurore* depuis sa constitution (en 1893), et il en devint le président de 1911 à 1917.

Les trois dernières années de sa vie sont handicapées par une maladie alors mal définie par des médecins qui ne savaient trop comment la soigner. Le pasteur Therrien trouva en 1919 que « ces dernières années, nos réunions de prières pour plusieurs raisons ont été moins bien suivies qu'elles ne l'avaient été pendant un temps. Cela n'empêche que quelques-unes d'entre elles ont été abondamment bénies. » Il offrit sa démission à sa communauté... qui la refusa, ne se rendant sans doute pas compte de la gravité de son état. C'est son gendre, Arthur E. White, qui le remplaça les derniers temps pour la prédication et particulièrement au printemps 1919 quand A. de L. Therrien dût faire un passage au sanatorium de Clifton-Springs (New York). Il sera de retour en juin, mais son gendre continuera d'assumer l'intérim jusqu'en septembre. Par la suite, des pasteurs de Grande-Ligne se donnèrent le mot pour se charger des cultes, particulièrement durant l'hiver qu'il passera à St. Petersburg en Floride avant de donner sa démission définitive au printemps suivant. Il a quitté le pastorat de l'Oratoire quelques mois avant sa mort qui est survenue à Montréal, rue Hutchison, le 20 août 1920, après cette longue et pénible maladie. Il avait gardé sa lucidité jusqu'à la dernière heure et il vit venir la fin avec un grand calme et une glorieuse espérance chrétienne, dit sa nécrologie publiée dans *L'Aurore*.

Il avait donné des ordres précis et détaillés pour ses funérailles, aussi bien les pasteurs célébrants, les textes commentés, les cantiques à chanter. Dans l'église de l'Oratoire pleine à

craquer, « [l]a douleur serrait les cœurs, mais dans le temple, il n’y avait aucun signe extérieur de deuil. La chaire était drapée de blanc ainsi que le défunt l’avait désiré ». Le pasteur Arthur Massé fit la lecture, le pasteur Henri Joliat offrit une prière et les pasteurs Parent et McCutcheon prirent la parole. Finalement, le pasteur Bosworth fit part du dernier message que le défunt adressait à sa congrégation : un message de foi et d’espérance chrétienne.

Le cortège se reforma derrière le corbillard pour se rendre à la gare afin que ses restes soient transportés à Grande-Ligne où il repose maintenant dans le cimetière aux côtés des dépouilles de la plupart de ceux qui comme lui ont marqué l’histoire de la communauté baptiste du Québec.

Il avait été ouvrier ou pasteur pendant cinquante-six ans et était à la fin devenu le doyen des pasteurs baptistes. De nombreux témoignages ont souligné à son décès la richesse de sa contribution à la vie franco-protestante au Québec. Nous en retiendrons quelques-uns.

« Le docteur Therrien avait une affabilité remarquable, une délicatesse rare, une charité immense, un cœur large. Je crois qu’il ne se connaissait pas d’ennemis. Il fut un bon Samaritain pour plusieurs et comme un bon berger, animé de l’esprit du céleste bon Berger, il pansa les plaies et les blessures d’un grand nombre d’âmes. (Gaston, dans *L’Aurore*).

« Le Docteur Therrien fut un homme digne qui commandait à un haut degré le respect et l’amour de ceux qui l’approchaient. Nous osons affirmer que personne parmi ses connaissances ne fut plus considéré, son caractère plus admiré, sa personnalité plus aimée. Son esprit était alerte, logique et vigoureux. Il pesait soigneusement le pour et le contre et prenaient des décisions éclairées. Sa piété profonde se mariait admirablement à la force de son caractère, à sa gentillesse, à sa bonté et à sa sagesse. Comme prédicateur il était profond, sérieux et éloquent. Dans la controverse, il savait toujours demeurer aimable et courtois, cohérent et convaincant. Comme pasteur, il était d’un sage conseil, savait demeurer sympathique et fidèle, profondément engagé au service des membres de sa communauté. » (Miles F. McCutcheon, « On Behalf of the Board », dans le *Rapport annuel de la Mission baptiste* en 1920).

« Fidèle à l’église qu’il servait, il respectait ceux de ses frères qui ne partageaient pas ses vues doctrinales et ne doutait pas de la sincérité de celui qui n’avait pas fait les mêmes expériences que lui. Si on était à Christ cela suffisait à son ambition.

Il croyait à la nécessité de l’évangélisation poursuivie parmi les catholiques romains et volontiers prenait la plume pour la justifier aux yeux de ses adversaires; mais soit qu’il prêchât soit qu’il fit de la polémique, il restait un témoin de Celui qu’il servait. [...]

« Il aimait ses collègues, il était attaché aux institutions de son Église mais il professait pour les autres Églises évangéliques un profond respect et une sympathie sincère. » (Arthur Massé dans *L’Aurore* en 1920)

« L’influence du pasteur Therrien s’est fait largement sentir dans le monde du protestantisme français. Tous ses collègues peu importe leur dénomination admiraient ses talents et son esprit d’initiative. Il est à l’avant-scène de ceux qui, au Québec, ont su défendre la liberté de l’esprit et de la conscience. Féru de la Bible, il en connaissait bien la force et l’enseignait sans crainte et avec fidélité. Le protestantisme de langue française peut se réjouir de son apport à l’œuvre commune. » (Paul Villard, *Up to the light*, 1928, p. 72, notre traduction.)



Plusieurs de ses enfants continueront son travail missionnaire auprès des Canadiens français rattachés à Grande-Ligne, notamment Octave, colporteur et pasteur (à partir de 1870), Florence, enseignante (à partir de 1887), LÉONARD A., colporteur et pasteur (1891), Alice, enseignante et infirmière (1910), EUGÈNE, enseignant (1916), EUGÈNE-ALPHONSE (1921), et d'autres encore.

10 novembre 2009

Jean-Louis Lalonde

### *Sources*

A. de Liguori Therrien, « Comment l'Évangile entre dans une Auberge et ce qu'il y produit », *L'Aurore*, 26 septembre 1919, p. 3-4.

Report of the Grande-Ligne Mission, 1972, p. 12.

Report of the Grand-Ligne Mission to 30 September, 1920, "Rev. A. de L. Therrien, D.D. – An Appreciation", Miles F. McCutcheon, On Behalf of the Board, p. 6-7.

E. Bosworth, « A Prince has Fallen in Israel », *The Canadian Baptist*, vol. 66, no 35, 26 août 1920, p. 1.

B. [Bosworth], "In Memoriam: Rev. A. de L. Therrien, D.D.", *The Canadian Baptist*, vol. 66, no 38, 16 septembre 1920, p. 1-3.

\*\*\*, "Décès du Dr Therrien", *L'Aurore*, 3 septembre 1920, p. 4-5 et communiqué, p. 8-9.

Gaston, « Aux Funérailles du Dr Therrien », *L'Aurore*, 10 septembre 1920, p. 3-4.

C. A. Fournier, « Hommage au Dr Therrien », », *L'Aurore*, 10 septembre 1920, p.4.

A. M. [Arthur Massé], « A. de L. Therrien », *L'Aurore*, 17 septembre 1920, p.3-4.

Jacques J. Césan, « Mort? », *L'Aurore*, 17 septembre 1920, p.3-4.

*The Montreal Gazette*, 24 août 1920.

A. E. de St. Dalmas, *Truth is Stranger than Fiction*, Mission de Grande-Ligne, v. 1892.

Eugène-A. Therrien, *Baptist Leaders in French Canada*, v. 1, Montréal, 1932, 100 p., p. 41-51.

H.L. Morehouse, « The French Canadian in Quebec and New England », *Baptist Home Mission Monthly*, Dec. 1893, New York, American Baptist Home Mission Society, 29 p., 15-18, 21.

Walter Wyeth, *Henrietta Feller and the Grande Ligne Mission: A Memorial*, Philadelphie, W.N. Wyeth, 1898, 234 p., p. 164.

E.R. Fitch, *The Baptists of Canada*, Toronto, Standard Publishing, 1911, p. 210-215, 225.

Eugène-A. Therrien., (dir.), *Baptist Work in French Canada*, Toronto, Welch, 1926, 126 p., p. 65, 74, 104-106.

W. Nelson Thomson, « Two French-Canadian Baptist Pastor 1821-1920. The shape of their Baptist Convictions in Relation to Their Time in History », in Paul R. Dekar et Murray J. S. Ford, *Celebrating the Canadian Baptist Heritage. Three Hundred Years of God's Providence*, Hamilton, Ontario, McMaster University Divinity College, McMaster Conference, 1985, p. 75-96.

Sandrine Bellier, « Le schisme de Maskinongé, 1892-1920, mémoire de maîtrise, Université de Rennes 2, Institut Armoricaïn, juin 1994, 104 p. particulièrement p. 39-44.

D. Vogt-Raguy, « Les communautés protestantes francophones au Québec, 1834-1925 », Université Michel de Montaigne, Bordeaux III, 1996, *passim*, spécialement p. 364, 513-14, 647-650.